

Deux sœurs, dont une femme en colère

Mike Leigh brosse le tableau d'une humanité qui tente tant bien que mal de tenir debout face aux épreuves

DEUX SŒURS

Deux sœurs, le nouveau film de Mike Leigh, arrive enfin dans les salles françaises en ce printemps, entaché d'une drôle de réputation. Bien que le cinéaste britannique, âgé de 82 ans, ait remporté par le passé de nombreux prix dans les plus prestigieux festivals du monde (Léopard d'or à Locarno pour *Bleak Moments* en 1972, prix de la mise en scène pour *Naked* à Cannes en 1993 et Palme d'or pour *Secrets et mensonges* en 1996, Lion d'or à Venise pour *Vera Drake* en 2004, Ours d'argent de la meilleure comédienne à Berlin pour *Be Happy* en 2008, etc.), son dernier film a été recalé, en 2024, par les comités de sélection de Cannes et de Venise, nourrissant l'hypothèse d'un irrémédiable déclin artistique.

Peterloo (2018), son précédent film, un drame historique sur la violente répression d'un rassemblement pacifique survenu en 1819 à Manchester, n'a d'ailleurs tout simplement jamais été distribué en France. Difficile pourtant de savoir ce qui a pu déplaire aux équipes de Thierry Frémaux et d'Alberto Barbera tant ce *Deux sœurs*, qui manque le retour de Mike Leigh à une trame contemporaine, vibre d'une humanité émouvante toujours terriblement juste.

Pur bloc de nerfs et de douleur

Le film nous embarque, sur quelques jours entourant la Fête des mères, dans le quotidien d'une famille noire caribéenne de Londres dessinée à traits fins. Celle-ci est répétée en deux foyers avec, d'un côté, Pansy (Marianne Jean-Baptiste), son mari Curtley (David Webber) et leur fils Moses (Tuwaine Barrett); de l'autre, Chantelle (Michele Austin) et ses deux grandes filles, Kayla (Ani Nelson) et Alaisha (Sophia Brown).

Autant le pavillon des premiers, avec ses murs nus et ses teintes blanches et grises, dégage une impression de froideur, autant l'appartement des seconds, plein de fleurs et de couleurs, chaleureusement décoré, est présenté comme convivial, les intérieurs reflétant les caractères très

contrastés des deux sœurs, orphelines depuis cinq années.

Pansy sert de principal fil rouge à la narration. Interprétée par Marianne Jean-Baptiste, déjà à l'affiche de *Secrets et mensonges*, le personnage est l'un des plus forts qu'il nous a été donné de voir ces derniers mois. Un pur bloc de nerfs et de douleur. Dès sa première apparition, elle se réveille comme d'un cauchemar, qu'elle

propage ensuite auprès de tous ceux qui ont l'imprudence de l'approcher, leur aboyant dessus plus qu'elle ne leur parle, avec son ton méprisant et ses remarques acerbées. Aussi bien au sein de sa maison, où elle règne en maîtresse intraitable garante de l'ordre ménager, qu'en dehors, où elle recadre tous les comportements qui lui semblent inappropriés. Sa verve colérique qui déborde sans cesse donne lieu, par effet d'accumulation, à quelques scènes droitières dans des magasins ou chez des professionnels de santé, où la communication la plus simple se révèle impossible, se répandant très vite en critiques et en insultes.

La lucidité de Pansy sur la souffrance physique et morale qui la ronge ajoute une dimension tragique au personnage. Seule sa sœur semble parvenir à la canaliser, l'ovale, tout en rondeurs, cette propriétaire d'un salon de coiffure se lie avec facilité aux autres, faisant preuve d'une grande qua-

lité d'écoute et d'empathie. Une bonhomie que l'on retrouve chez ses filles, débordantes d'énergie, là où Curtley et Moses sont écrasés, dans l'ombre de Pansy. Jusque dans leur foyer, ils se taisent, résignés, comme s'ils devaient s'excuser d'être là. Dénué de véritable projet d'avenir, Moses déambule dans les rues la tête baissée, promenant sans but sa carrure massive d'où se dégage la tristesse solitaire de ce personnage.

Ciselant ses dialogues autant que ses silences, *Deux sœurs* prend la forme d'une quête métaphysique où Mike Leigh travaille, scène après scène, à détailler la carapace de ses personnages et révéler ce qui se cache dessous. Le réalisateur, avec une mise en scène très simple, presque effacée, se pose en fin observateur des âmes. Il creuse les tourments intérieurs de ses personnages jusqu'à dessiner le tableau d'une humanité qui tente tant bien que mal de tenir debout face aux épreuves qui l'as-

saillent. *Deux sœurs* montre bien alors comment chacun réagit très différemment aux mêmes drames, la terrible fragilité des uns, la résilience des autres. Une inégalité cruelle constitutive de ce que nous sommes.

Préserver les apparences

Le travail est l'un des espaces de déshumanisation que traverse le film. Outre Pansy, qui agresse vendeuse, caissière, médecin ou dentiste, Alaisha est humiliée lors d'un rendez-vous à trois dans le bureau de sa supérieure, qui engage contre sa présentation. Un épisode sur lequel elle mentira par la suite pour préserver les apparences auprès de sa sœur. Curtley, lui, est un plombier confronté par instants à la difficulté d'un travail qui abîme sa condition physique.

Mais c'est globalement tout l'extérieur qui est une potentielle source de danger. Moses est pris à partie dans la rue par deux amis se moquant sans vergogne de lui

Le réalisateur, avec une mise en scène très simple, presque effacée, se pose en fin observateur des âmes

quand un automobiliste déplore, de son côté, que le quartier qu'il a connu jadis est devenu aujourd'hui un parking de supermarché, vouant son identité à la disparition.

Pansy est celle qui a le plus clairement alguisé une forme de paranoïa de la menace. Elle se terre à l'intérieur, chez elle, son espace se réduisant de plus en plus à mesure que le film avance à sa chambre. Elle entretient ainsi un rapport acrimonieux avec son jardin, une simple pelouse, où elle guette l'invasion de pigeons ou d'un renard, et sur lequel trône une petite cahute en bois utile à son mari, et qu'elle méprise. Sur lequel elle n'a aucun contrôle.

Cette relation complexe à l'extérieur témoigne de toute une vision du monde et d'un rapport aux autres beaucoup plus larges. Comment s'ouvrir quand on est aussi cadenassée à double tour de l'intérieur? Mike Leigh touche au cœur en dépeignant des personnages qui se débattent avec leur propre solitude. Lors de la Fête des mères, deux scènes magnifiques, au cimetière près chez Chantelle, vont servir à nouer et à dénouer des traumas plus profonds, déplaçant les personnages sans céder à la facilité d'une catharsis évidente.

Deux sœurs offre ainsi une nouvelle variation sur ce que le cinéma a toujours su filmer de plus fort : comment on s'aime si mal les uns les autres, combien on peut souffrir de ne pas être bien aimé, combien on craint de ne jamais être véritablement aimé. Une douleur qui, au meilleur, ici, déchire l'écran. ■

BORIS BASTIDE

Film britannique et espagnol de Mike Leigh. Avec Marianne Jean-Baptiste, Michele Austin, David Webber, Tuwaine Barrett (1h 37).



Les sœurs Chantelle (Michele Austin) et Pansy (Marianne Jean-Baptiste). DIAPHANA DISTRIBUTION